

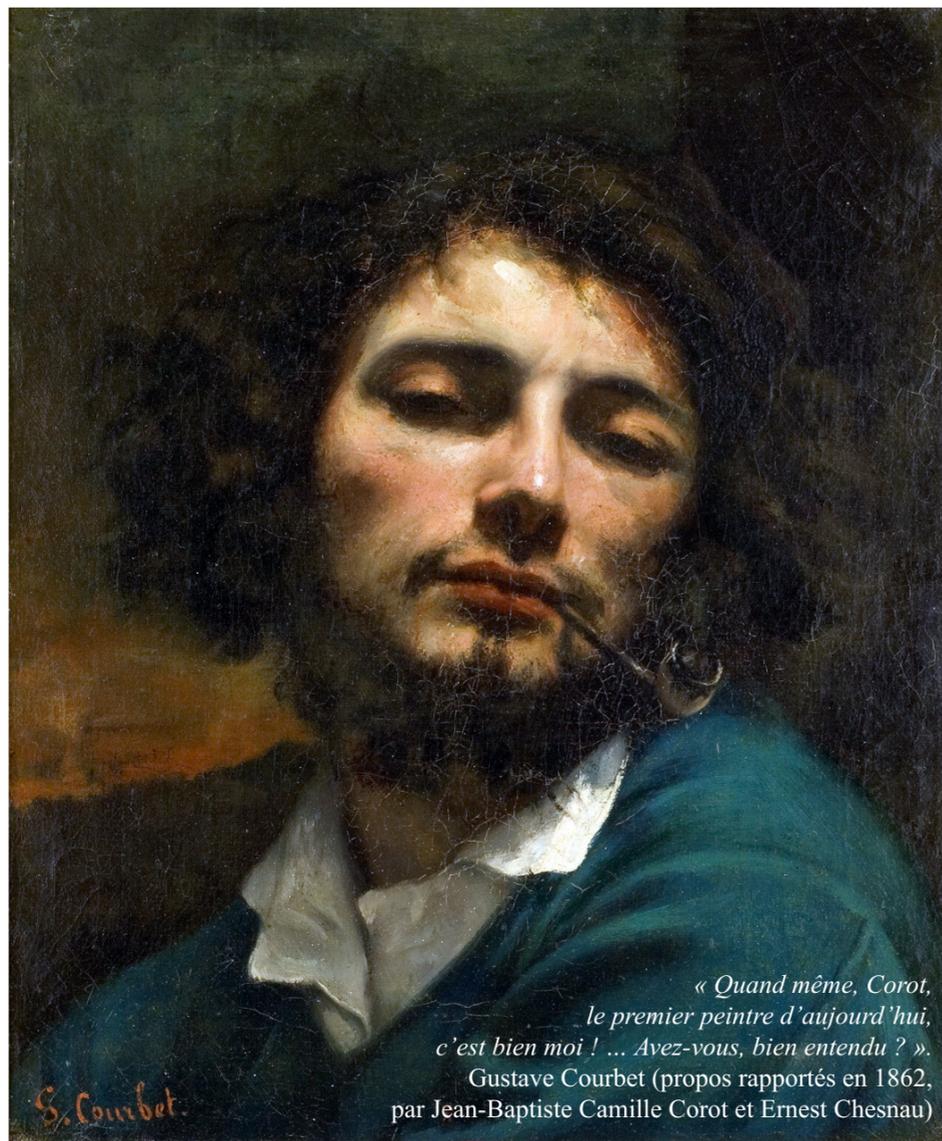
GUSTAVE COURBET,

L'ARTISTE ET LE BOURGEOIS

Gustave Courbet est encore un artiste moderne. Les controverses et les passions, toutes plus ou moins vaines, autour de « L'origine du monde » tendent à le prouver. En marge de ces épiphénomènes les historiens de l'Art se questionnent encore sur la place réelle de son œuvre et la profondeur de son engagement révolutionnaire.

L'album réalisé par André Houot a le mérite d'annoncer sur sa couverture qu'il s'agit « d'une biographie » avec toute la subjectivité et les choix que cela implique. Certains aspects de sa vie, comme ses rapports houleux avec Charles Baudelaire ou Pierre-Joseph Proudhon, sont occultés même s'ils eurent un impact très important sur son œuvre. De même, il n'y est pas question de ses ambiguïtés – de sa propension à fuir les combats en 1848, tout en exhortant le peuple au sacrifice, ni de son beylisme hallucinant. Houot se contente de dresser un inventaire de faits précis qui éclairent quant aux directions que l'artiste a prises. Il dépeint le siècle de Courbet avec une grande minutie, illustre les usages, les à-côtés et tout un florilège de personnages plus ou moins secondaires qui permettent d'avoir un bon aperçu du contexte. Le dessinateur et scénariste insiste sur sa consommation d'absinthe, surtout à la fin d'une existence où les déceptions l'accablent. Il parvient également à suggérer plusieurs facettes de Courbet, dont la maladie d'orgueil dont il souffrait.

C'est en effet à cause de la médiocrité de ses résultats scolaires et du désintérêt de son père que le peintre ornanais a jaloué Ingres ou Delacroix et qu'il s'est efforcé à les citer dans ses propres créations. Gustave Courbet a très rapidement rejeté toute forme d'ascendance ou d'influence au point de cultiver un esprit de concurrence avec tout et n'importe-qui. Cette faille narcissique le poussera à défier ou à se désintéresser de beaucoup de ses maîtres, mais c'est elle aussi qui fut à l'origine de ses premiers succès ; Succès fulgurants, s'il en est, puisqu'il est exposé au Salon carré à l'âge de 25 ans.



« Quand même, Corot, le premier peintre d'aujourd'hui, c'est bien moi ! ... Avez-vous, bien entendu ? »

Gustave Courbet (propos rapportés en 1862, par Jean-Baptiste Camille Corot et Ernest Chesneau)

L'homme à la pipe (autoportrait), Gustave Courbet (1849)

Si le mouvement Réaliste, dans lequel Courbet se reconnaît, a le vent en poupe auprès des jeunes artistes de son époque, il reste dans l'ombre du Romantisme crépusculaire de Géricault et des ultimes flamboyances de Delacroix. Dans les mentalités aussi, aucun horizon politique n'a supplanté ou démentis la vision décadente de Chateaubriand. C'est donc fort logiquement que le Romantisme, à travers le bras de Lamartine, met à bas le drapeau rouge sur les barricades hérissées en 1848.

Comme le raconte André Houot, Gustave Courbet se surinvestit dans sa peinture et auprès de l'élite intellectuel pour que son art de-

viennne un instrument politique. Il abandonne le fils qu'il vient d'avoir avec sa première compagne sous prétexte que son art exige un engagement total, mais en vérité, l'artiste n'aspire pas à la stabilité. Si le peintre rêve tout haut de révolution, plus loin dans son inconscient, il ambitionne des choses plus terre-à-terre, parfois en contradiction avec les idéaux qu'il pense avoir.

En attendant que la chair devienne un objet d'étude approfondi – chair qui lui vaudra, finalement, son immortalité – il réalise « Un enterrement à Ornans », son œuvre la plus politique et la plus sincère. Le tableau lui vaut les ires de la critique, mais la sympathie de



Un enterrement à Ornans, Gustave Courbet (1850)

Proudhon et d'autres penseurs. Encouragé par ce soutien, il n'hésite pas à rejeter la bienveillance de Napoléon III à son égard, en refusant une commande pour l'Exposition Universelle proposée par Alfred de Nieuwerkerke, le directeur général des musées. Malgré ses frasques Courbet rassemble de plus en plus d'adeptes, surtout après l'Exposition Universelle de 1955 ; « L'atelier du peintre » pourtant refusé par cette dernière, est très favorablement commentée. Au fil du temps, le peintre persuade les plus sceptiques comme Jules Castagnary, qui doutait jusque-là de sa crédibilité. Seuls l'écrivain Champfleury et surtout Baudelaire font le chemin inverse. L'affront est d'autant plus important que le poète et ancien ami lui préfère Edouard Manet (« le premier dans la décrépitude de son art », selon Baudelaire).



En 1857, Courbet se voit confier les rênes d'un atelier par Jules Castagnary. Il y dispense des séances de modèles vivants pour le moins inhabituelles auprès de jeunes artistes comme Hanoteau, Lansyer ou Fantin-Latour. Lui qui espérait devenir une figure d'autorité est maintenant comblé, malheureusement l'expérience tourne court à cause des dégâts engendrés par un bœuf amené sur place. On commence à lui reprocher aussi ses positions politiques et son autoritarisme. Mais plutôt que de faire chanceler ses certitudes, les critiques comme les célébrations le comblent.

Le peintre transporte avec lui une réputation de plus en plus répandue de coureur de jupons. Tout ceci n'aurait pas de conséquences si les jupons en question n'étaient pas déjà en couple¹, s'ils n'étaient pas la muse d'autres artistes² ou s'ils n'étaient pas abandonnés à peine après avoir été troussés. Les appétences de Courbet sont sans bornes et ne se limitent pas à la seule volupté. Courbet mange. Courbet boit. Courbet gonfle. Courbet devient bouffi d'orgueil (voir citation en entame d'article).

Gustave Courbet est maintenant à son apogée. Tout le monde parle de lui et se le dispute malgré ou grâce à ses scandales – « Le retour de la conférence » étant le plus retentissant –, en particulier les collectionneurs d'art qui se délectent de ses nus sulfureux. C'est à cause de sa réputation et de ses amitiés que le diplomate Ottoman Khalil Bey lui commande un tableau très particulier. Un tableau privé de toute autre contemplation que la sienne. Paradoxalement « L'origine du monde » sera la plus pudique, la plus économe et la plus connue de ses œuvres. La plus controversée aussi, aujourd'hui plus que jamais. Courbet qui voulait, pendant un temps, être aussi poète lui trouve un titre particulièrement évocateur³. Sans qu'il puisse le mesurer, « L'origine du monde » sera son plus grand chef-d'œuvre.

En 1870, Gustave Courbet est un artiste sur le déclin. Plusieurs épreuves, comme la ruine de son principal galeriste, le minent. Malgré ses

Vignettes extraites de « Gustave Courbet, une biographie » de André Houot.

succès au Salon de Bruxelles et l'exposition internationale de Bavière en 1869, il peine à vendre « Les casseurs de pierres ». Comme à son habitude, il fait encore parler de lui pour ses coups de pied d'âne et ses déclarations tonitruantes.

Au moment de la Commune, il est nommé président de la « Fédération des artistes » en charge de la surveillance générale des musées et des collections françaises. Il prend cette mission à cœur et fait preuve de modération et d'efficacité face au risque de pillage ; Il ira même jusqu'à protéger les porcelaines d'Adolf Thiers. Mais l'affaire de l'abattage de la colonne Vendôme – dont on lui attribuera abusivement la responsabilité, relèguera ses bienfaits et ses efforts au second plan. Désabusé par les dérives des communards il démissionne de ses fonctions le 24 mai 1871, après avoir tenté de sauver Gustave Chaudey du peloton d'exécution. L'artiste bourgeois, l'indécrottable beyliste, désavoué par Charles Baudelaire et Pierre Joseph Proudhon⁴ achève sa vie, enfin, en homme digne. Seul au monde.

Kamil Plejwartzky

¹ Gustave Courbet aura de nombreuses rivalités et aventures orageuses. Il se complaira à humilier les époux qu'il cocufiera comme Jules Borreau, chez lequel il va jusqu'à s'installer.

² Il incitera Joanna Hiffernam à quitter James Abbott McNeil Whistler, un peintre qu'il le tenait en haute estime, pour qu'elle devienne sa muse et son amante.

³ On soupçonnera pendant un temps Charles Baudelaire d'en être l'auteur.

⁴ Après une période plus ou moins longue, pendant laquelle Proudhon se montre enthousiaste, ce dernier finit par être exaspéré par la prétention de Courbet. Si Proudhon lui est reconnaissant pour son dévouement, ses incessantes missives et son goût du pouvoir l'incitent à le maintenir à distance.

